

Jacqueline Kelen

Lettre
d'une Amoureuse
à l'adresse du Pape



La Table Ronde

Extrait de la publication

Lettre d'une Amoureuse
à l'adresse du Pape

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de La Table Ronde

Le Secret.

Offrande à Marie Madeleine.

Le Désir ou la brûlure du cœur.

Chez d'autres éditeurs

Marie Madeleine, un amour infini (Albin Michel).

Les Femmes de la Bible (Albin Michel).

Les Nuits de Schéhérazade (Albin Michel).

Les Reines noires : Didon, Salomé, la reine de Saba (Albin Michel).

L'Esprit de solitude (Albin Michel).

Divine blessure (Albin Michel).

Du sommeil et autres joies déraisonnables (Albin Michel).

Aimer d'amitié (Robert Laffont).

L'Éternel masculin. Traité de chevalerie à l'usage des hommes d'aujourd'hui (Robert Laffont).

Propositions d'amour (Anne Carrière).

Les Femmes éternelles : Antigone, Dulcinée, Nausicaa...
(Anne Carrière).

La Déesse nue. Contes de la belle au bain (Le Seuil).

La Faim de l'âme. Une approche spirituelle de l'anorexie
(Presses de la Renaissance).

Le Bonheur (Oxus).

Éloge des larmes et du printemps (livre et DVD) (Présence Image & Son).

Marie Madeleine ou la beauté de Dieu (livre d'art) (La Renaissance du Livre).

L'Esprit de solitude et les peintres (livre d'art) (La Renaissance du Livre).

La Nuit (livre d'art) (La Renaissance du Livre).

Ouvrages collectifs

Les Nuages et leur symbolique (Albin Michel).

Histoire de la passion amoureuse (Philippe Lebaud).

Jacqueline Kelen

Lettre d'une Amoureuse
à l'adresse du Pape



La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2007.
ISBN 978-2-7103-2904-6.

Cher Benoît XVI,

Vous me permettrez dès l'abord de vous saluer par une formule emplie d'affection plutôt que d'user de tournures convenues, tel le titre de « Très Saint-Père » dont la respectabilité peut faire oublier la tendresse, inhérente au rôle de Pasteur de l'Église catholique, et dans lequel l'identité masculine paraît s'effacer devant la paternité spirituelle. Et moi, qui suis une femme, je m'adresse aussi à l'homme que vous êtes.

Vous vous êtes présenté comme « un ouvrier de la vigne du Seigneur » ; de mon côté, je suis petite-fille d'un vigneron dont les terres étaient proches de Châteauneuf-du-Pape. Par ailleurs, comme vous je suis née au

mois d'avril, c'était un dimanche de Pâques, à l'heure de midi. Ces liens métaphoriques créent sans doute des affinités d'âme, du moins peuvent-ils favoriser le dialogue. Mais ici s'arrêtent les ressemblances, qui ne sont pas irrévérence.

Ne soyez pas effrayé, je vous prie, par la dénomination d'Amoureuse par laquelle je signe cette lettre. Il s'agit d'une qualité, non d'un péché. La véritable, la profonde dimension féminine de l'Église dont vous avez la charge est la primauté accordée au cœur – et les femmes en exercent le charisme particulier. Les plus grandes amoureuses deviennent les plus hautes mystiques, celles qui avancent sur la voie spirituelle « avec les pieds brûlants de l'amour », comme l'exprime Angèle de Foligno. Si donc les fidèles chrétiens invoquent leur Seigneur, le Dieu tout-puissant, il revient aux femmes tout particulièrement de célébrer le Christ comme leur Bien-Aimé.

Sachez tout de suite que je ne m'adresse à vous ni au nom d'un groupe ni pour une requête personnelle. J'ose me déclarer une

femme libre, faisant cavalier seul, y compris par rapport à l'Église. Baptisée de bonne heure, élevée dans la religion catholique, ayant fait mes études primaires à l'Institut du Sacré-Cœur, je n'ai jamais perdu la ferveur de la foi mais surtout j'ai reçu à la naissance la grâce de me sentir infiniment aimée de Dieu. Enfant, j'étais très sensible à la beauté des lieux, des ornements, du rituel : l'encens lors de certaines cérémonies, la blancheur éclatante des linges de l'autel, l'or de l'ostensoir, les pétales de roses fraîches que je répandais à la Fête-Dieu, la musique tantôt recueillie tantôt triomphale qui accompagnait les différents moments de la messe, tout concourait à un climat sacré propre à célébrer la Majesté divine et à élever l'âme. Si la confession hebdomadaire me jetait dans l'embarras (quels péchés pouvait bien trouver à dire une petite fille plutôt sage quoique têtue, et que se faire pardonner si ce n'est un oubli de prière ou une menue désobéissance en famille ?), en revanche l'adoration silencieuse du Saint-Sacrement me remplissait de joie. Je ne manquais aucune messe dominicale, respectais le Carême et autres prescriptions, je communiais avec ferveur. Déjà mon chemin était singulier puisque mes parents, qui

m'avaient inscrite dans une école catholique réputée afin de me donner une éducation de qualité, n'avaient eux-mêmes aucune pratique religieuse.

J'étais aussi, comme en d'autres disciplines, très bonne en catéchisme. Je veux dire par là que je donnais les réponses exactes contenues dans le petit livre. La réflexion personnelle vint un peu plus tard, une sorte d'apprentissage solitaire de la Théologie puisque celle-ci ne m'avait pas été proposée par les religieuses et les prêtres de mon entourage et qu'elle n'était pas non plus une préoccupation familiale, en dépit d'un grand-oncle, curé d'envergure, qu'évoquait souvent mon père et, dans la lignée maternelle, d'un évêque de Suse, par la suite proclamé Bienheureux par le pape Jean-Paul II... Je me suis donc plongée dans la Bible et je l'ai lue avec passion, à la fois pour connaître directement les textes saints et parce que la culture, le questionnement philosophique me paraissaient déjà indispensables et indissociables d'une démarche spirituelle sérieuse.

Les études supérieures de Lettres classiques qu'ensuite j'ai choisies m'ont permis d'approfondir ma pensée, en fréquentant des

philosophes éminents comme Empédocle, Socrate, Platon, Sénèque, Cicéron, Plotin, Marc Aurèle, et en rencontrant des personnages magnifiquement humains et surhumains tels qu'Ulysse, Hector, Antigone, Prométhée. Tous ces admirables textes de l'Antiquité, joints aux mythes fondateurs de l'Occident, ont nourri mon âme, mon cœur et mon imagination, à l'égal des prophètes de la Bible et des paroles inoubliables de Jésus. Aujourd'hui encore, je me sens fille de Jérusalem, d'Athènes et de Rome tout à la fois, pleine de reconnaissance à leur égard. Je suis fille de France, aussi, aimant sa langue si belle, son esprit de liberté et de finesse. Et, que je sache, la culture, le goût pour la poésie, pour la musique et la peinture, l'amour de la beauté ne nuisent en rien au message du Christ.

Si je me suis éloignée de la pratique religieuse, c'est par loyauté et parce que l'approfondissement de la vie intérieure, l'exercice des vertus me paraissent bien plus importants que l'aspect dévotionnel et la stricte obéissance doctrinale. Je me suis éloignée plutôt que de jouer l'hypocrite ou la brebis bien-pensante.

Une foi et une pratique religieuses qui se passent de l'étude et de la réflexion me semblent bien factices. La platitude des homélies, la tristesse du célébrant, sa gestuelle mécanique, l'agitation des fidèles ignorant toute symbolique et incapables de silence, la double absence de chaleur humaine et d'élan mystique lors des célébrations, tout me disait que la Vie n'était pas là – et je quittais l'église, le cœur lourd, pour aller marcher dans la nature et louer Dieu à ciel ouvert. Je me sentais étrangère à l'assemblée des fidèles lassés ou maussades, indifférente aux formes figées de la liturgie, irritée par les chants bêtifiants et les voix souvent laides, attristée par l'indigence des prêches et des prières, mais surtout, en qualité de femme, je me sentais mise à part, rejetée par les structures exclusivement masculines de l'Institution. Aucune femme intelligente et libre ne peut être à l'aise dans une religion qui *a priori* la suspecte, qui la considère comme impure, pécheresse et mineure, et qui ne lui accorde qu'un rôle secondaire et passif. Certes, il y a des femmes dévouées qui s'affairent dans les églises, qui font le catéchisme ; lors des messes, elles peuvent entonner un chant, lire éventuellement un bout d'épître, faire la

quête et disposer des bouquets de fleurs près de l'autel. Elles se rendent utiles mais ne se sentent pas autorisées à transmettre personnellement la connaissance spirituelle ni à discuter des Écritures. Elles ont, selon l'Église de Pierre, le droit d'être Marthe tout à loisir, mais leur « meilleure part » leur est déniée : celle de recueillir, à l'exemple de Marie de Béthanie, la Parole du Christ, puis de devenir, à la suite de Marie de Magdala, porteuses du message d'amour.

J'aurais pu, comme tant d'autres, rompre définitivement avec la religion catholique, renier ma foi, rejeter ce que j'avais reçu, et aller mon chemin sans plus me poser de questions ; j'aurais pu devenir chrétienne orthodoxe ; ou j'aurais pu me tourner du côté d'autres religions, m'intéresser au bouddhisme, entrer dans un groupe soufi... Mais je suis un être de foi et de fidélité : fidélité à mon pays, à la langue, à la culture et à la religion dans lesquelles j'ai été élevée. Toute conversion me paraît désertion, arrangement personnel, ou comptes à régler avec l'entourage et l'héritage. Mon attachement au Christ est grand et irréversible,

et devant son Évangile d'amour et d'exigence mon émerveillement et ma gratitude demeurent intacts. Et puis, il faut, hélas, le reconnaître, aucune religion ne donne à la femme une place digne et juste, aucune n'admet véritablement son égale compétence en matière de théologie, son intelligence spirituelle ou son inspiration : on lui accorde seulement un rôle affadi ou moindre qui ne perturbe pas l'ordre établi. Au moins, l'Église catholique dont vous êtes l'actuel Pontife a-t-elle le mérite d'avoir accueilli parmi ses Docteurs plusieurs femmes remarquables.

Je me retrouve ainsi dans une situation paradoxale que je ne suis sans doute pas la seule à connaître : habitée par l'amour du Christ et par son enseignement, mais éloignée voire coupée de l'Église précisément parce que je suis une femme, fière autant que libre, désireuse de vivre « la meilleure part » – non dans la pénombre silencieuse d'un couvent, mais dans la parole proclamée et l'étude partagée, d'égal à égal, avec des hommes intelligents.

Depuis des années, grâce à la lecture des mystiques qui comptent beaucoup de figures

féminines, par des réflexions continues et par expérience personnelle, j'écris et je parle pour rappeler à chacun l'éminente dignité spirituelle de la Femme – si peu encouragée dans les diverses religions du monde et à laquelle bien des femmes se dérobent elles-mêmes –, je médite sur le rôle prophétique qui est le sien et qu'il s'agirait d'accueillir enfin, de prendre au sérieux, tout d'abord au sein de l'Église qui se dit universelle et pourtant n'honore bien souvent que le message masculin. Il serait temps enfin de ne plus restreindre le rôle féminin à la *descendance* (et ce qui s'y rattache, comme la virginité consacrée ou la « maternité spirituelle »), mais de reconnaître que la femme est reliée à la *Transcendance*, qu'elle peut en être la voix et en offrir le visage : c'est « l'Éternel Féminin » qu'évoque Goethe, « l'Infini Féminin » dont Ibn Arabî pare la reine de Saba ; pour moi, dans cette lettre, je parlerai du *Féminin Transcendant*, dont l'Amoureuse ou la Bien-Aimée constitue une des apparitions. Indépendamment de sa situation civile, familiale, religieuse, la Femme est investie de l'Esprit d'Amour et sa mission propre consiste à faire rayonner cette Parole inspirée, à faire ruisseler cet infini

Amour sur le monde. Telle est la Femme « revêtue de soleil » qu'évoque l'Apocalypse : ce n'est pas une figure pour demain ni pour la fin des temps, c'est l'aspect éternel de la Femme en sa puissance lumineuse.

Ma lettre vous propose, cher Benoît XVI, un condensé de mes méditations sur la mission particulière de la femme, sur le sens de son sacerdoce. J'espère que vous la recevrez comme une bonne nouvelle.

Si je n'ai pas écrit à votre prédécesseur, le pape Jean-Paul II, c'est qu'à son élection, j'étais encore bien jeune, je n'avais pas suffisamment mûri mes intuitions, développé mes idées, approfondi mon expérience. Surtout, je n'avais pas ressenti dans toute son ampleur et sa signification la merveille d'être femme – ce pour quoi, chaque jour, j'entonne le *Magnificat*. Et puis, il faut bien le dire, tout en publiant de beaux textes sur la vocation féminine mais non suivis d'effets, Jean-Paul II régla assez abruptement la question des femmes dans l'Église en les renvoyant à leur « maternité » charnelle ou spirituelle et en leur refusant tout rôle majeur. Sans doute la ques-

tion avait-elle été mal posée, faisant s'affronter une fois de plus clan féminin et clan masculin. On débattait de la place des femmes et certaines réclamaient la possibilité d'ordination. Il fallait bien s'attendre à un veto catégorique de la part d'une hiérarchie respectueuse de la lettre et soucieuse de ses prérogatives, mais on accorda aux femmes quelques menues compensations et, durant le dernier pontificat, de nombreuses béatifications féminines eurent lieu, pour faire bonne mesure.

Mon souhait premier n'est pas de voir accorder une place plus ou moins grande à la femme au sein de l'Église, dans le ministère ou dans l'administration des sacrements ; mais mon très vif désir est de voir rayonner dans l'Église, et aussi dans le monde, la présence spirituelle de la Femme : cela nécessite vaillance et ardeur de la part des femmes, accueil et écoute de la part des hommes. Les femmes ont, pour la plupart, à s'éveiller et à s'élever à leur mission prophétique, et les hommes, laïcs aussi bien que religieux, doivent s'ouvrir à la présence et à la parole inspirée de la Femme, s'en trouver nourris et éclairés.

L'antique combat devrait enfin cesser, pour faire place à l'entente et à l'harmonie. Les femmes doivent renoncer à leur convoitise, à leur envie d'entrer en concurrence avec les hommes ; et ceux-ci doivent s'affranchir de leur peur de perdre le pouvoir, leur peur de découvrir qu'une femme en sait autant qu'eux. Lorsque chacun se sent entier et distinct de l'autre, il n'y a plus de jalousie ni d'hostilité mais recherche d'équilibre et d'union. Le seul gage de fécondité spirituelle pour l'Église d'aujourd'hui est que la présence pleine et entière de la Femme se manifeste face à la présence pleine et entière de l'Homme. Cela ne relève pas du quantitatif – nombre égal de femmes et d'hommes dans une assemblée –, mais de la qualité de conscience, du libre désir de chacun de converser avec l'autre, au risque de s'en trouver transformé.

Sans aucun doute, l'Église catholique a subi l'influence de la société profane, elle en a répercuté les doutes, les tourments, les fausses querelles et les progrès factices. Au fil des siècles, elle s'est alourdie et raidie, elle s'est engoncée dans le matériel, égarée dans le pou-

voir, elle a sacrifié aux modes et à la démagogie, elle s'est surtout séparée de sa colonne féminine. Elle n'a plus fait confiance qu'à l'aspect rationnel, intellectuel des choses, elle s'est figée dans des lois et des structures, établissant de nouveaux dogmes plutôt que de s'ouvrir au souffle souverain de l'Esprit.

Dans le christianisme primitif puis aux siècles féodaux, la Femme était reconnue, respectée, écoutée et admirée, et l'Homme ne s'en trouvait pas amoindri. Ainsi, au XII^e siècle, en ce temps de ferveur, de courtoisie et de haute intensité spirituelle, un Chevalier ne se sentait pas inférieur ni atteint dans son honneur et sa virilité lorsque devant la Dame, comme devant Dieu et devant son Roi, il mettait genou à terre. Au même siècle, papes et prélats, rois et empereurs ne s'estimaient pas diminués dans leur puissance ni dans leur intelligence lorsqu'ils allaient écouter et consulter l'abbesse Hildegarde de Bingen...

Je vous le déclare tout de suite : contrairement à ce que revendiquaient les féministes des années 1970, je n'aspire nullement à l'ordination des femmes. Quant au célibat des

prêtres, qui n'est pas le sujet de ma lettre mais s'y rattache évidemment, il est judicieux de discerner s'il s'annonce comme choix et plénitude ou bien s'il est un rejet de la présence féminine et façon de garder le monopole du Divin.

Les féministes se sont trompées de combat, cherchant à rivaliser avec les hommes ou à se venger d'eux, au lieu d'explorer et de déployer les qualités et ressources propres à la nature féminine. Elles ont souvent copié les mâles et adopté leur comportement, au lieu de témoigner de la spécificité féminine qui, sans être docile ni faible, n'est pas un pouvoir à exercer mais une puissance aimante à rayonner. Si grâce à leurs actions une plus grande liberté et une justice indispensable ont été accordées aux femmes, en revanche elles se sont souvent limitées aux domaines social, familial et sexuel. Elles aussi s'en sont tenues à la descendance (liberté de procréer, contraception) et à l'immanence (changer ce monde, ses lois, briguer des postes), en négligeant le plan transcendant, la mission spirituelle et prophétique de la Femme. Si la demande d'ordination des

C'est pourquoi je m'adresse aussi à vous, cher Benoît XVI. Pour vous rappeler qu'une ânesse est, comme une femme, espiègle et obstinée, précieuse et peu considérée ; qu'elle a des choses à dire qu'on n'entend pas toujours ; et qu'elle peut pleurer, comme une femme, de chagrin, de douleur, mais aussi de beauté et d'amour.

La petite ânesse.

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde
en janvier 2007.

Dépôt légal : février 2007.

N° d'édition : 145410.

N° d'impression : xxxxx.

Imprimé en France.